

Les relations commerciales entre l'ancienne ville libre d'Empire Nuremberg et les anciens Pays-Bas, aujourd'hui Belgique.

Emil Gruber

Le premier commerçant nurembergeois connu nommément pour avoir entretenu des relations commerciales avec ce qui devint la Belgique actuelle descendait de la famille de conseillers Pömer. En l'an 1290, il fit des affaires avec la ville de Bruges. C'est là aussi qu'en 1304, un Konrad de Nuremberg négocia des étoffes de Tournai. Deux dessins de Metz font partie des plus anciens témoignages écrits des relations commerciales qu'entretenaient les villes. Ces dessins attestent que peu avant 1300, et en l'an 1304 en particulier, il existait un réseau de franchises douanières réciproques reliant notamment Nuremberg et Metz à Saint-Trond en Hesbaye.

Les empereurs de la dynastie des Staufen étant assurément à l'initiative de ce réseau commercial, l'on peut supposer que les villes furent elles-mêmes le moteur de la consolidation de ces liens et de leur interdépendance croissante. En effet, elles tentèrent ainsi de surmonter le déclin économique que l'interrègne du Saint-Empire Romain avait suscité. Au cours des années 1311 et 1332, les négociations menées par les commerçants de Nuremberg avec le duc Jean de Brabant et de Limbourg débouchèrent sur deux réussites exceptionnelles : le duc accorda à Nuremberg une franchise douanière absolue sur ses terres aux fins de l'achat, de la vente et du transit et ce en particulier sur les importantes places de négociation du tissu qu'étaient Louvain, Bruxelles, Vilvorde et Nivelles ainsi qu'à Anvers, une ville qui s'orientait déjà vers le commerce international. Durant le reste du XIVème siècle, l'on a pu établir l'existence de franchises douanières entre Nuremberg et les villes de Bruges, Gand, Ypres, Jodoigne, Genappe, Dinant, Malines, Mons, Tirlemont et Tournai.

L'importance, pour la ville de Nuremberg, de ses liens étroits avec la Flandre est apparue lorsque l'alliance de la Hanse allemande avec la Flandre a suscité la polémique. La Hanse avait transféré son comptoir de Bruges, son alliée de l'époque, vers Dordrecht et à partir du 1er mai 1358, elle avait décrété un blocus total sur la Flandre et les villes de Malines et d'Anvers et ordonné le boycott de toutes les marchandises qui en provenaient. En porte-parole de la Hanse, la ville de Toruń pria Nuremberg de se rallier à ces mesures si la ville voulait bénéficier des droits commerciaux généraux de la Hanse. Les Nurembergeois préférèrent toutefois rompre le blocus pour prêter main-forte à la Flandre, qui se retrouvait en grande difficulté, d'autant plus qu'elle avait souffert d'une mauvaise récolte.

Comme le consigna Toruń dans une lettre de protestation, l'on put établir que 14 véhicules pleins de marchandises flamandes interdites faisaient partie du convoi du Nurembergeois Nicolaus Eisfogel à destination de la Prusse orientale, monopolisée par la Hanse, ou de la Grande Pologne. Eisfogel travaillait probablement pour le compte de la maison de commerce nurembergeoise Stromer, dont le représentant Fritz Amman reçut en 1362 de grandes lettres de privilèges, comptant 60 articles différents, du comte de Flandres et des trois villes de Bruges,

Gand et Ypres, en remerciement de l'aide apportée durant le blocus. Par ailleurs, dans les établissements du courtier brugeois Arnoldus Pottus, Fritz Amman eut également l'occasion de nouer des liens avec Nikolaus Wirsching, un grand commerçant de Cracovie. Ce dernier levait en Pologne le denier de Saint-Pierre pour les papes. Grâce aux contacts avec Wirsching, Nuremberg gagna rapidement du terrain, au détriment des négociants de la Hanse, dans les relations commerciales avec la Pologne, jusqu'à la ligne Poznań-Varsovie, et régna en maître sur ces échanges durant les 150 années suivantes.

Par la suite, en association avec leurs importants partenaires commerciaux de la Belgique actuelle, les commerçants de Nuremberg n'hésitèrent pas non plus à défier systématiquement la puissante Hanse. Non seulement, Nuremberg contraignit Lübeck, le siège de la Hanse, à lui ouvrir ses portes et à lui accorder la franchise douanière réciproque, mais à partir de Lübeck, les Nurembergeois s'infiltrèrent dans les échanges commerciaux avec la Mer Baltique. Ils firent ainsi une concurrence agaçante aux commerçants de la Hanse avec leurs marchandises de grande qualité telles que les étoffes brabançonnaises et flamandes, mais aussi les articles en cuivre et en laiton de la région de Liège et de Huy. Dans l'autre sens, les commerçants de Nuremberg transportèrent par exemple en 1399 sur leurs propres bateaux du cuivre hongrois de l'embouchure de la Vistule vers la Baltique, Sund et la Mer du Nord jusqu'à leurs commanditaires flamands, ce qui naturellement suscita à nouveau de furieuses protestations dans les rangs de la Hanse. En 1428, la maison de commerce nurembergeoise Stromer achemina du tissu malinois du Brabant vers les côtes du sud de la Suède via la Mer du Nord et le Kattegat, puis en repartit avec du beurre à destination de Copenhague pour rompre le blocus et voler ainsi au secours de la ville cernée par la Hanse. Nuremberg contournait les protestations, les plaintes et les interdictions décrétées par Lübeck et les autres villes hanséatiques en aidant ses commerçants ou leurs chargés d'affaires à s'approprier le droit civique de la ville hanséatique concernée ou en recourant aux services d'hommes de paille autochtones. Une fois que le projet de Nuremberg était ainsi pourvu de toutes les garanties juridiques formelles, il n'y avait plus guère de risques d'échec car la Hanse ne pouvait tenter une attaque armée contre cette ville puissante sur le plan militaire, alliée à de puissants amis et placée sous le protectorat de l'Empereur.

Les livres tenus à Anvers depuis le XIV^{ème} siècle par les juges non professionnels des foires du Brabant font état de visites régulières de certaines grandes maisons commerciales de Nuremberg. Ces dernières profitaient systématiquement de l'occasion pour se rendre à Bruges, le lieu de stockage de la très convoitée laine de mouton anglaise, et les villes productrices de tissu de Flandre et du Brabant. À Bruges et à Anvers, l'on rencontrait également des hommes d'affaires anglais. Lorsque vers l'an 1390 le Nurembergeois Rudolf révolutionna la fabrication de fil métallique grâce à l'invention de la tréfilerie, la ville d'Anvers compta parmi les premiers clients étrangers de ce fil de qualité. Dans tous les cas, vers la fin du XIV^{ème} siècle, Anvers rattrapa nettement Bruges, ancien centre de gravité des relations commerciales de Nuremberg, avant de s'imposer, au cours du XV^{ème} siècle, en nouveau chef de file concernant la participation de Nuremberg aux foires commerciales. Cette évolution était bien entendu liée au déclin bien connu que subit Bruges, à tous points de vue, au cours de la même période. Anvers

était par contre devenue le lieu à fréquenter à tout prix, et l'on y rencontrait également les négociants de métaux de Cologne, qui y jouaient un rôle d'intermédiaire important. Il était ainsi possible de relier d'une part le négoce du métal aux articles de petite quincaillerie de Nuremberg et aux produits en laiton mosan, mais aussi de l'associer, d'autre part, au commerce des tissus et des épices. Au fil du temps, Anvers gagna tellement d'importance que les maisons de commerce de Nuremberg durent y installer des comptoirs permanents. Les familles Hirsvogel et Tucher installent en 1529 leur comptoir dans la Haus zum weißen Falken (maison au faucon blanc) de la Kammenstraat. (Malheureusement, je ne suis pas encore parvenu à identifier cette maison dans la rue, qui existe toujours). Toutefois, aux côtés des Tucher et des Hirsvogel, la branche nurembergeoise des Weiser transfère en 1532 son comptoir, fondé depuis 1525 au moins, dans sa propre maison. En 1540, Antoine van Male est nommé messenger anversoï des Weiser de Nuremberg. Bien entendu, l'on avait déjà à l'époque de bonnes raisons de déléguer la représentation sur place à un autochtone. La célèbre famille nurembergeoise Imhof a également entretenu d'importantes relations commerciales avec Anvers. L'on peut supposer, malgré l'absence de preuves, qu'elle y a détenu un comptoir. À l'époque, l'on retrouve également des gobelins et des pierres précieuses d'Anvers dans les maisons patriciennes de Nuremberg.

Étant donné que les négociants, avec leur mentalité de commercial, se chargeaient fréquemment de la distribution du courrier, ils contribuèrent également au renforcement des contacts sociaux et scientifiques. En voici un exemple : en 1517, le patricien et humaniste de Nuremberg Willibald Pirckheimer invite par écrit Érasme de Rotterdam, qui séjournait à Anderlecht, à le rejoindre à Nuremberg, « où il trouvera un État sans égal en Allemagne ». Il lui parle également de sa sœur érudite, l'abbesse Caritas Pirckheimer. Dans le droit fil des contacts épistolaires suivis qu'entretiennent Pirckheimer et Érasme, ce dernier, abondant dans le sens de Pirckheimer, prédit le rapide déclin de la « nouvelle école » ou « Academiola », une sorte d'école supérieure à orientation à la fois théologique, philosophique et littéraire fondée par Melanchthon. Selon Érasme, l'école n'aurait pas d'auditeur, et la paresse des professeurs à enseigner n'aurait d'égal que la paresse des élèves à apprendre.

Malheureusement, les troubles qui éclatent aux Pays-Bas en réaction à la politique rigide du roi Philippe II perturbent également les relations commerciales pourtant florissantes jusque-là. Cela vaut tout particulièrement pour l'époque qui suivit les jours noirs, lorsque les iconoclastes firent rage aux Pays-Bas, durant les années 1566-1567. Lorsque dix ans plus tard la destitution du duc d'Albe sembla à tout le moins avoir permis de surmonter les difficultés liées à l'occupation espagnole, en 1576, une mutinerie éclata au sein de la garnison espagnole stationnée à Anvers. Pendant ce temps, 600 maisons furent incendiées, et ces événements auraient coûté à la vie à 18000 personnes. La vingtaine de maisons de commerce nurembergeoises établies à Anvers pâtirent également beaucoup de ces événements et s'orientèrent en partie vers d'autres places commerciales. Toutefois, dès 1580 environ, les relations doivent avoir recouvré une envergure considérable, car à cette époque Nuremberg instaure à Anvers un service de messenger régulier tel qu'il en existait déjà depuis peu avec Francfort, Strasbourg, Leipzig et quelques autres villes. Des ordonnances définissaient les taxes et les délais d'acheminement. Toutefois, à la suite des troubles dont avaient pâti les citoyens néerlandais, et en particulier anversoï, sous la domination

espagnole, toute une série d'artisans, contraints de fuir les sbires espagnols, purent s'établir à Nuremberg grâce à l'aide des commerçants nurembergeois. Compte tenu de leur habileté, leur présence y fut vue d'un très bon œil par le conseil municipal.

Jusqu'aux alentours de l'an 1630, il semble que le développement pratiquement constant des relations commerciales ait contribué à la prospérité des deux parties. À partir de cette année-là, toutefois, les événements de la guerre des 30 ans et la peste entraînèrent le déclin dramatique du commerce et de l'artisanat à Nuremberg. Ce n'est que progressivement, durant la deuxième moitié du XVIIème siècle, que la ville recouvre une certaine prospérité. Ce nouvel essor s'accompagne toutefois d'une réduction toujours plus marquée de l'indépendance de la ville impériale au profit des princes électeurs et les margraviats des environs. La liberté d'action sur le plan politique s'amenuise encore dès lors que la puissance de l'Empereur, le véritable protecteur des villes libres d'Empire, ne cesse de décliner. L'impuissance politique de plus en plus patente de la ville profite aux seigneurs des environs, qui s'arrogent, au détriment de la ville, des avantages de tous types. Toutefois, la Maison de Habsbourg, qui harcèle impitoyablement les villes impériales pour qu'elles déploient des troupes et assument d'autres tâches dans le cadre du conflit naissant entre la Prusse et l'Autriche, contribue à un endettement écrasant et à un déclin continu tant de la ville que de l'artisanat et du commerce.

Lorsque le 15 septembre 1806, à 10h du matin, les troupes napoléoniennes, qui avaient occupé Nuremberg également au cours des guerres de la Révolution, cédèrent la ville au royaume de Bavière allié à la France, ce coup de grâce porté à la souveraineté en réalité perdue depuis longtemps fut simultanément le point de départ d'un redressement économique qui allait se confirmer au cours des décennies suivantes et permettre à Nuremberg de devenir vers 1900 la principale ville industrielle de Bavière.

Cette évolution n'est toutefois plus le sujet de mon essai.

Emil Gruber

Traduit de l'allemand par Antoinette Legrand